

C'est un peu comme cela que, de l'opposition mentionnée à juste titre par l'apôtre Paul, le chrétien peut faire surgir un bien pour sa vie spirituelle !

Laurent LEMOINE, O. P.

NOTES

1. Rm 8, 5-6.
2. Ou à la lecture maintes fois entendue lors de l'eucharistie...
3. Mais n'était-ce pas déjà le cas pour saint Paul ? Dans le cadre de cet article, nous nous permettrons donc une relative *souplesse* vis-à-vis des principes stricts de l'herméneutique biblique. – Sur de tels principes, on se reportera, par exemple, au texte récent de C. GEFFRÉ, *Croire et interpréter*, Paris, Éd. du Cerf, 2001, p. 69. – Sur le sens obvie du terme *chair* chez saint Paul, comme refus de Dieu menant à la mort, voir Julienne COTÉ, *Cent mots clés de la théologie de Paul*, Ottawa, Novalis-Cerf, 2000, p. 71-76. – Quant à nous, nous souhaitons simplement suivre saint Grégoire le Grand, selon lequel l'Écriture progresse avec ceux qui la lisent...
4. Voir, par exemple, X. LACROIX, *Le Corps de chair*, Paris, Éd. du Cerf, 1992.
5. C'est le cas d'un certain nombre de Pères de l'Église, notamment saint Athanase ou d'autres Pères grecs.
6. Ici s'accrocherait sans doute une réflexion sur bien des séductions exercées par la nébuleuse des *nouvelles spiritualités*, qui, tantôt, invitent à tout faire pour être bien dans son corps – comme si c'était *complètement* possible – ou, tantôt, à s'unir harmonieusement au grand Tout de l'univers. Le mouvement du *New Age* apporte de ce point de vue de mauvaises réponses à de bonnes questions... Mais même la mystique chrétienne la plus reconnue peut masquer de grands malentendus.
7. D'où l'usage du *vêtement* qui cache la nudité comme Adam et Ève honteux d'avoir fauté...
8. A. JOLLIEN, *Éloge de la faiblesse*, Paris, Éd. du Cerf, 1999.
9. X. THÉVENOT, *Les Ailes et le Souffle*, Paris, Éd. du Cerf, Desclée, 2000.
10. Pensons au combat de Jacob avec l'ange... !
11. Jn 6, 48-59.
12. Voir sur ce thème, M. BELLET, *La Chose la plus étrange*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.
13. Voir aussi en ce sens, X. THÉVENOT, *Les Ailes et le Souffle*.
14. Mt 24, 32.
15. Mot grec pour charité.
16. Mt 9, 25.
17. Jn 9, 6 s.
18. Jn 8, 1-11.
19. Jn 4.
20. L'anneau ou *ruban* du mathématicien Möbius est une sorte de surface à un seul bord et à un seul côté formée par la torsion d'une longue bande de papier sans fin. L'anneau a donné lieu à des représentations artistiques.
21. Mais c'est toute la vie amoureuse qui peut ainsi être décrite.

La Vie spirituelle, mars 2002, 82^e année, n° 742, t. 156, p. 789-797.

Philippe LEFEBVRE, O. P.

Le Verbe en chair Méditation sur Jésus prêcheur (Lc 4)

La première fois que Jésus prêche, selon Luc 4, c'est dans la synagogue de Nazareth, la bourgade « où il avait été élevé » (Lc 4, 16). L'enfant du pays, qui a commencé à faire parler de lui à la ronde, revient « dans sa patrie » (v. 24). C'est là un scénario classique. Il peut trouver un écho dans nos traditions ecclésiastiques : le prêtre nouvellement ordonné rentre au pays pour la messe de prémices où il prêchera.

On ne verse pas cependant en Luc dans une scène attendrissante. La première prédication de Jésus au lieu de son enfance est aussi son premier combat visible contre les hommes. Jésus revient déjà d'un autre combat : contre *Satan*.

Je voudrais dire un mot de cet affrontement au désert, parce que la parole publique du Christ s'est affirmée d'abord dans cette lutte, cet *agôn*, comme on le dit en grec pour désigner à la fois l'assaut rhétorique lors d'un procès et la bataille sur le front de l'armée. Ce duel inaugural aura un lointain écho, dans ce moment que Luc désigne précisément comme un combat, une *agônia* (Lc 22, 44) : Jésus à Gethsémani, qui sait que le *satan* rôde et cherche les siens (Lc 22, 31), parle à son Père et reconnaît en sa volonté le seul chemin de vie.

Citer, c'est innover

Jésus au désert est donc abordé par le diable ; c'est là que l'on va entendre ses premiers mots d'homme adulte. Quels sont-ils ? Uniquement des paroles de l'Écriture. Aux trois propositions du démon, Jésus répond à deux reprises : « Il est écrit », puis : « il est dit », avant de citer chaque fois un verset. Ses premières paroles d'homme sont des paroles de Dieu¹.

L'adversaire met en cause que l'Écriture puisse s'accomplir dans le corps de Jésus exténué de faim : « Si vraiment tu es le Fils de Dieu », autrement dit : « Si vraiment tu as un Père, pourquoi te laisse-t-il ainsi, affamé, esseulé, dépossédé ? » Jésus riposte par l'Écriture. Elle est son arme défensive, le bouclier qui arrête la venimeuse provocation ; elle est son arme offensive, le moyen de subvertir l'ennemi en faisant la vérité. On ne dialogue pas avec le diable ; on affirme une parole plus puissante, antérieure à tout, qui coupe court aux méandres de la mise en accusation.

D'emblée Jésus manifeste cette parole divine comme vivante, « fraîche du jour » ; elle est écrite et dite depuis longtemps, mais elle est adaptée aujourd'hui à la situation vécue. Rien de moins plaqué, rien de plus personnel qu'un verset qui vient sur les lèvres au bon moment. Cela ressemble un peu à ces « vers donnés » dont parle Valéry qui s'imposent soudain au poète et l'éveillent, afin qu'il participe désormais, en toute parole qu'il proférera, au registre que ces mots venus d'ailleurs ont instauré.

La langue qui vient « naturellement » dans la bouche de Jésus, c'est celle dont il s'est nourri depuis son enfance à la synagogue de Nazareth où il pénétrera bientôt : c'est la langue même de Dieu. Entrer ainsi dans la langue d'un autre, c'est une manière d'être fils. « Si tu es le Fils de Dieu », sussurre le *satan*. Assurément Jésus l'est puisqu'il s'est approprié la parole de son Père.

L'accusateur de la chair

Le diable est exégète. Il va jusqu'à citer des versets de psaume quand il propose au Fils de se jeter dans le vide : « À ses anges il donnera des ordres à ton sujet pour qu'ils te gardent (...) Sur leurs mains ils te porteront, afin que tu ne heurtes point du pied contre

une pierre » (Ps 91, 11-12). Curieuse citation de la part de cet ange qui parle d'anges ! Étrange rappel d'une élévation triomphale, de la part d'un être qui s'est abîmé dans la chute ! L'attrait du vide a perdu le *satan* et il voudrait que tous le suivent dans son effondrement.

Jésus, après sa prise de parole à Nazareth, quelques versets plus loin, se verra menacé d'une chute mortelle : on projettera de le précipiter du haut d'une falaise (Lc 4, 29). Quand le diable a parlé, il y a décidément tôt ou tard, proches ou lointains, des gens pour l'entendre et lui obéir. On tombe vite sur des hommes que la passion de faire tomber dévore. Peine perdue.

Les réponses que Jésus proclame sont bien davantage que de judicieuses trouvailles scripturaires, des réparties habiles qui éloignent le fâcheux. À quoi le diable s'en prend-il ? À *la chair du Fils*. Il jette le soupçon sur ce corps qui n'a pas mangé, qui peut sentir à ses pieds l'espace vertigineux s'ouvrir. Or, quand Jésus dit ce que Dieu a dit, il manifeste cette parole vivante en lui. Il ne s'oppose pas au *satan* en une escarmouche verbale, sorte de parenthèse au début de sa carrière qui tiendrait à la fois de la mythologie (le diable et ses diableries) et de l'examen de passage. Jésus dresse, devant l'ennemi de la chair, sa chair investie par Dieu. La parole juste, venue de Dieu, est l'expression de cette habitation du Dieu vivant dans la chair.

Une trilogie pour démasquer l'ennemi

« Ce n'est pas de pain seul que l'homme vivra. » Proclamant la Parole sortie de la bouche de Dieu, Jésus se trouve nourri. On n'est certes pas ici en train d'opposer, en un dilemme fatigant et rebattu, les nourritures terrestres et les mets spirituels auxquels seuls les mystiques avancés sauraient goûter. Jésus affirme qu'un homme ne se déploie pas tant qu'il ne s'est pas incorporé la Parole venue d'en haut. Un jour, une certaine Marthe prétendra enrôler sa sœur Marie dans les évidentes tâches de la cuisine, en demandant à Jésus de jouer les arbitres entre elles deux. Marie cependant, en femme accomplie, désignera à nos regards l'homme achevé : celui qui dit la Parole de Dieu et, la disant, entre dans sa pleine stature d'homme (Lc 10, 38-42). D'abord, que le Fils soit révélé comme lieu de la Parole ! Lui rappeler qu'il faut se préoccup-

cuper des repas est une banalité et un affront : personne comme Jésus n'assume dans les Évangiles le souci de l'intendance. On l'appelle « mangeur » et « buveur de vin » (Lc 7, 34), et son dernier acte en compagnie de ses amis est un banquet qu'il a dûment préparé (Lc 22, 8-13).

« Le Seigneur ton Dieu, tu te prosterner devant lui et lui seul vénèreras. » À nouveau, la parole de Jésus démasque celui qui ignore la chair, sa croissance, son rythme. « En un point de temps » (Lc 4, 5), le satan, le maître des solutions immédiates, présente tous les royaumes de la terre. Brasser le monde et les temps, plutôt que vivre ici et maintenant. Le beau mot grec pour « vénérer », *latreuein*, indique substantiellement un travail, un office, qui est à faire maintenant ; se prosterner évoque le visage qui se plaque sur la terre, la prise de contact charnelle avec le lieu où je me trouve. Car c'est là que Dieu est aussitôt. Quand tu adores ton Dieu, « le lieu où tu te tiens est une terre sainte » (Ex 3, 5), comme le dit Dieu à Moïse. Et aussitôt Moïse d'enlever ses sandales, de se voiler le visage, bref, de faire entrer son corps de pied en cap dans la vénération de la Présence. Là où le corps accueille le Créateur de l'univers, le satan propose l'exploitation d'un supermarché où s'entassent pêle-mêle, sans souci de classement, tout ce qui bouge sous le soleil.

« Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. » En toute situation, ce qui est à mettre à l'épreuve, ce n'est pas d'abord Dieu, c'est ma vision de Dieu. Ne pas mettre Dieu à l'épreuve, c'est accepter de vérifier d'abord soi-même la conception que l'on se fait de Dieu. Par exemple, si Dieu me donne toute la création, mais m'interdit un fruit pour l'instant (Gn 2), que vais-je faire ? Me rallier à l'accusation du tentateur qui insinue que Dieu ne donne pas tout, que même il a tendance à ne pas donner, qu'il ne donne finalement rien ? Ou bien vais-je demander à Dieu ce qu'il a voulu dire, et entrer ainsi avec lui en un vrai dialogue, en une relation personnelle ?

Jésus ne s'enfuit donc pas en une pieuse dérobade (« ce n'est pas beau de tenter le Bon Dieu »). Il soumet d'abord à l'épreuve celui qu'il veut éprouver : quelle est la vision de Dieu que le satan charrie dans ses citations qui semblent si objectives ? De fait – c'est un mécanisme invariable chez tous les accusateurs, tous les manipulateurs – le *satan* dénonce chez les autres ce qu'il ne fait pas lui-même. Que ne soutient-il sur ses mains, lui l'ange, le Fils de Dieu qui est devant lui ? Pourquoi évoque-t-il les anges et

ce qu'ils devraient faire, alors que lui-même ne se prononce pas sur ce qu'il ne fait pas ?

Le diable et ceux qui partagent ses fonctionnements limités ont décidément souvent la Parole de Dieu à la bouche : elle n'est pas pour autant l'écho profond de leur être, mais un moyen comme un autre, extérieur à eux, de mener leur guérilla de surface.

Affirmant qu'on ne met pas Dieu à l'épreuve, Jésus sait de quoi il parle. Celui qui a faim, qui est seul, c'est lui, et pas le diable qui se vante de posséder beaucoup. Or, Jésus ne demande pas pour autant de compte à son Père ; il compte sur lui. La trilogie de versets qu'il cite le rappelle : il ne s'agit pas, dans une situation de manque, de *s'en sortir* au moyen de solutions bricolées, mais bien d'y faire *entrer* Dieu.

La grande prédication inaugurale des Béatitudes que Jésus prononcera bientôt (Lc 6, 20-23) est toute remplie de son expérience du désert : « Heureux les pauvres », « Heureux ceux qui ont faim ». Non pas complaisance dans le manque comme si Dieu demandait à ses amis comme droit de péage quelques années de galère absurde. Bonne Nouvelle, bien au contraire, qui proclame que l'on peut vivre le manque comme une occasion de Dieu. « Bonheur de l'homme » (Ps 1, 1) qui ne va pas du côté des arrangements immédiats, mais découvre pour lui un Père agissant.

La prédication comme résonance de la chair

Jésus au désert manifeste quelque chose d'essentiel pour la figure du prêcheur. Une prédication, c'est d'abord la résonance de la chair. Il faut voir, entendre, toucher le prédicateur : « Ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché », dira 1 Jean, parlant du Verbe. Discerner si la parole du parlant sort d'un corps sincèrement offert à Dieu, « du temple de son corps », ou bien si ses mots sont un exercice qui donne le change. Discerner si le prêcheur revient du combat au désert, ou bien s'il répète des banalités qui n'ont en lui aucun ancrage.

Prêcher « du lieu de sa chair » devient alors témoignage pour la vérité. Ce n'est plus l'exténuant travail qui consiste à répondre à des arguments opposés, mais davantage une manifestation de soi comme un être habité par Dieu.

Au désert, le satan n'est pas un interlocuteur que Jésus prendrait au sérieux comme une possible source de vérité : après tout, ce que dit le diable mériterait peut-être le détour d'un questionnement. Non ! Ce n'est pas Jésus qui subit un interrogatoire qu'il s'agirait d'apprécier ; c'est le satan qui est convoqué pour être démasqué comme l'accusateur de la chair.

Première prédication à Nazareth

Nazareth. Pendant une trentaine d'années, Jésus y a vécu. Trente ans pendant lesquels le Verbe se fait chair. On présente parfois sa jeunesse dans la bourgade galiléenne comme une pieuse bucolique. Une vie cachée au milieu de braves gens. La première prédication de Jésus dans la synagogue va montrer qu'il ne fait pas si bon y vivre que cela. Comme toujours, comme partout, un groupe humain recèle sa violence ; elle se manifeste quand un de ses membres soudain affirme que sa vie lui vient d'ailleurs que du groupe.

Faites des frasques au village, on vous pardonnera toujours ; au moins trouvera-t-on une explication acceptable : vous êtes un lunatique, un original ou que sais-je ? Le groupe réaffirme ainsi son pouvoir de juger de ses éléments constituants, sa capacité à les enrégimenter coûte que coûte. Mais affirmez un jour devant vos concitoyens que vous ne tirez pas d'eux votre être, que votre place en ce monde n'est pas assurée par leur bon vouloir ou leur organisation séculaire, voilà un crime irrémissible.

C'est ce que va faire Jésus en cette première adresse à ses coreligionnaires : « L'Esprit du Seigneur est sur moi et c'est lui qui m'envoie. » La vie d'un homme ne lui est pas octroyée par un consensus de créatures ni par quelque scrutin à majorité relative ; elle lui est donnée par la mystérieuse puissance d'un Ailleurs qui échappe à tout.

Celui qui a accueilli la vie qui vient d'ailleurs s'évade des emprises ancestrales, des cadrages tribaux quels qu'ils soient. Danger pour le groupe « autogéré » !

Le déroulement des faits à Nazareth ressemble par plusieurs points à la confrontation qui vient d'avoir lieu au désert. Jésus profère d'abord la parole de Dieu : « Il lui fut donné le livre du pro-

phète Isaïe ; ayant déroulé le livre il trouva le passage où il est écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi... » (Lc 4, 17 s.). De même que Jésus invoquait « ce qui est écrit » ou « dit » en parlant avec le satan, de même « ce qui est écrit » constitue-t-il l'entrée de son homélie à Nazareth. Le texte n'est pas prétexte à la prédication ; il en est la substance même.

Ce qui en rend le commentaire authentique, c'est l'affirmation que fait Jésus : « Aujourd'hui cette écriture est accomplie à vos oreilles » (Lc 4, 21). Toute prédication cherche en fait à dire cela : la parole du jour est vraie ici et maintenant ; d'abord vraie pour celui qui l'annonce, sans quoi sa parole ne serait qu'une « inanité sonore ».

C'est ce qu'indique la dramatisation centrée sur le rouleau biblique. On le donne à Jésus qui le déplie et le lit ; puis il le replie et le redonne. Ce dont on parle dans l'Écriture, on peut le voir « en ayant les yeux fixés » (Lc 4, 20) sur celui qui vient de lire l'Écriture. L'Écriture n'est pas seulement parole à entendre ; elle conduit à une chair à contempler. « Aujourd'hui », cet adverbe si important chez Luc, manifeste la présence même de la chair qui ne peut précisément être envisagée qu'aujourd'hui. Son mode d'être est *hic et nunc*.

Les patients travaux d'exégèse cherchent légitimement à mettre un texte dans son contexte ; la prédication vise à le manifester actuel en ce jour, d'abord en moi, comme je suis. La vérification qu'une Écriture est actuelle, c'est que la chair en soit actuellement témoin.

Du reste la citation d'Isaïe a pour objet la chair : l'Esprit est posé sur un homme ; il lui donne une onction ; il l'envoie vers ceux dont la chair est en état de manque ; il inaugure un temps à vivre, dès maintenant commencé.

Prêcher hic et nunc

Pour beaucoup à Nazareth, l'intervention de Jésus semble hors de propos. Qu'un homme du cru se lève pour affirmer que la Bible est une réalité totalement vraie et visible en lui, voilà qui dépasse les bornes. C'est qu'il n'y a rien de plus méconnu que la chair. On croit, quand on aborde la Bible, que, si bien des choses sont à apprendre sur Dieu, la chair est au moins une réalité connue

au départ. La chair, ce serait, aux dires de beaucoup, cette réalité tangible qui donne un principe de réalité (« Dieu, c'est bien joli, mais enfin nous sommes incarnés ! »). Et pour les Nazaréens comme pour bien des gens, l'explication de la chair, ce en quoi elle se résout, ce serait une autre chair. La chair viendrait de la chair : « N'est-il pas le fils de Joseph, celui-ci ? » Une fois que l'on a pu établir pour un individu sa « traçabilité », comme on le dit aujourd'hui dans le commerce de la chair, on estime avoir tout dit.

Le mouvement de la Bible est de nous expliquer peu à peu qu'il n'y a de chair, à proprement parler, qu'en Dieu, avec Dieu, unie à lui. La chair n'est pas une masse inerte et répertoriée au départ avec laquelle il faut s'arranger, quitte à y insuffler un peu de divinité ou d'idéal quelconque une fois de temps en temps.

Elle est vraiment le lieu mystérieux de la rencontre avec Dieu. Elle ne peut être répandue que par l'Esprit qui vient sur elle et lui donne enfin sa vraie dimension.

Le Fils parle

Celui qui se lève dans la synagogue de Nazareth est cet homme enraciné en effet dans la chair humaine, un fils d'homme, surgen de généalogies repérables. Il est en même temps ce fils de Dieu qu'un Père a désigné. C'est là la véritable source de la Parole de Jésus et de tout être qui prêche, comme le fait le Christ, « le Nom du Père ». Sorti des eaux du baptême, Jésus vit descendre sur lui en « une forme corporelle » l'Esprit venu d'en haut et une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en toi je me suis complu » (Lc 3, 22). C'est le Père qui a parlé en premier ; Sa parole a été prononcée sur la chair du fils. Il faut d'abord que la chair entende cette parole.

Ce qui est vrai du Christ est vrai de tous ceux qui parlent au nom du Père. La prédication n'est pas d'abord une activité dans laquelle on est plus ou moins performant. C'est premièrement une découverte, source de toutes paroles à venir : celle d'un Père qui a sur moi prononcé une parole de vie, qui a fait émerger ma chair d'un lieu caché et lui donne consistance et déploiement.

Au commencement, le souffle du Seigneur tournoyait sur les eaux originelles ; au recommencement, quand les eaux du déluge

couvraient toute la terre, la colombe tournait au-dessus de la vaste mer, cherchant ce qui en émergerait enfin. Ils furent donc deux dans les premiers temps du monde à planer pour signaler qu'un lieu inattendu allait sortir et se manifester. Par des cercles concentriques de plus en plus resserrés, ce lieu d'émergence se précise. Dieu se fait aigle pour planer au-dessus de sa nichée : le peuple qui lui appartient et dont il est le Père, comme Deutéronome 32 le montre avec magnificence. Ce grand oiseau planeur repère un jour dans ce nid un lieu d'atterrissage plus précis encore. Le souffle du Seigneur descend en piquée sur David qui vient de recevoir l'onction. Quand, de la postérité de David, sort l'homme accompli, le Fils incarné, alors le « souffle colombe » descend, alors le Père parle, alors le Fils répond : « Le souffle du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a donné l'onction » (Lc 4, 18).

Philippe LEFEBVRE, O. P.

NOTE

1. Sa dernière parole sera pareillement un verset de psaume (Ps 31, 6).